Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 52

Artikel: La note
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213531

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

moufiâ su son papâ timbrâ po copiï lè z'acte, monsu Gueliet lâi desâi :

— Mâ ! mâ ! mâ ! mâ ! mâ ! mon poûro Coffobouî, ton ècretoura on derâi on cabaret quand lè dzein sè sant bin battu et que l'ant trossâ lè botoille et lè verre. On pâo pas lière.

Dâi z'autro iàdzo lâi desâi :

— Ton papâ, mon poûro Coffobouî, on djurera dâi gremeliette que vant petit-goutâ.

Et dinse bin grand teimps, tant qu'à la fin finale, monsu Gueliet a de :

-- Atiuta, mon ami Coffobouî, l'affère po pe rein mé djuvi dinse. I'é ruminâ tota la né po savâi que faillâi fère. Dan a-te que : Du vouâ te travailleri dein elli petit pâlo, iô on tint lè lâvro et lè pâpâ et te tè mettri à copiï la Bibllia, du la Genèse tant qu'à l'Apocalypse. On tè baille lo teimps que tè faut. Tè pâïo quemet se te travaillîve por mè. Su su que quand t'arâ tota écrit la Bibllia, sarâi bin la mètsance que l'arrevâi pas à mi écrire.

Du elli dzo quie, Coffobouî l'a écrit la Bibllia. L'ètâi lé tot solet dein son petit pâilo, nion po lo tsecagnî, du houit hâore dau matin à sat hâore dau né, sein s'arretâ que por alla dînâ à midzo. On lo laissève tot solet : monsu Gueliet voliâve pas allâ vère dèvant que l'ausse tot fini.

Lâi a ètâ grand teimps aprî. On dzo desâi : I'é écrit Sara ! Ao bin : I'ein su à Bath-Sceba ! âo bin encora à Jésabet.

Quauque mâi aprî, Coffobouî vint vè monsu Gueliet avoué onna grôcha bracha de papâ et dit : « Ora, sti coup l'è fini. Tota la Bibllia l'è quie.

Monsu Gueliet guègne, bete sè lenette dessu son nâ, vouâite bin adrâi... et sè met à martsi à la recouletta quemet se la granta serpeint dau courti d'Eden lâi avâi chautâ contre et à fère on brâmo que ti lè soriaud de la vela sant venu vère que lâi avâi.

Coffobouî l'avâi copiï la Bibllia su dau papâ timbrâ, écrit rein que d'on côté, et ein avâi eimpllièyî po dize nâo mille quatro ceint noinante cinq francs et cinquanta ceintime.

MARC A LOUIS.

La note. — Dans un hôtel de montagne — c'était avant la guerre — un touriste vit, au moment de régler sa dépense, que sa note était enflée dans des proportions déraisonnables.

Il demande le patron et lui pose cette question :

— Avez-vous des timbres de 10 centimes ?

— Oui, monsieur. Combien en désirez-vous ?

— Dites-moi d'abord, combien vous les vendez, ici ? — MNE.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Veillées de chasseurs

II

C'était Samin de Chêne-de-Gland.

Alors Marius de Bellerive, se faisant le porte-voix de la Bande noire, lui adressa ce petit speech :

— Hélas ! votre génisse a été, comme vous le voyez, la proie de la lionne. Mais ne vaut-il pas mieux que ce soit elle, au lieu de vous ou de votre femme ? Vous pouvez d'ailleurs être sans crainte maintenant. Après avoir abattu la bête féroce, nous l'avons enterrée très profond, à l'écart, attendu que son cadavre puait comme tous les diables et vous aurait amené infailliblement la fièvre aphteuse, le rouget du porc, le choléra des poules, et le charbon et la morve.

— Mais, nom de Dieu ! on a tiré sur ma génisse ! s'écria Samin qui examinait toujours sa bête ; elle a la peau toute criblée !

— C'est comme vous le dites, mon pauvre Samin, reprit Marius. Nous avons été obligés de lui loger quelques balles dans la peau, pour abréger ses souffrances ; car, ainsi que vous le voyez, la lionne lui avait dévoré le flanc.

— Heu ! heu ! heu ! ma poura Djaille !... Ora su fotu !

— Non, vous n'êtes pas foutu, dit Fritz le Toréador. Vous n'avez qu'à m'amener les restes à Lausanne ; je vous les achète... au poids.

— Bien honnête, monsieur, je suis bien d'accord ; mais tout de même, ce tsancro de lion, on dirait qu'il savait où était le meilleur. Vaunaise de lion !

III

La Bande noire dans l'Atlas.

Il faisait un temps de chien lorsque, le jeudi 5 mars 1903, à 6 heures du soir, la *Goulette*, méchant petit vapeur de la compagnie des Messageries maritimes, entra dans la rade d'Oran. Sa mâture endommagée attestait que la traversée de Marseille à la côte d'Algérie avait été rude. Ballotté durant trois jours et trois nuits sur une mer démontée, le navire semblait à bout de forces. Quant aux passagers, au nombre d'une dizaine, qui en descendirent, ils avaient des visages décomposés, formant le plus singulier contraste avec leurs grandes bottes de chasseurs, leurs carabines, leurs revolvers et leurs coutelas. Sur le quai, les attendait un colon suisse, François Pache, dont la bonne binette, autant que la coupe du pantalon, trahissait de tout loin son origine d'Epalinges ou de Belmont.

— Nom d'un bidon de colle ! s'exclama-t-il en guise de salutations (Pache était menuisier et ne jurait que par des bidons de colle), vous en avez mis du temps pour passer la gouille ! Mais, au fait, pourquoi venir de Lausanne dans ce trou d'Oran ? C'est à Alger qu'il vous fallait aller pour voir un port un peu chouette, à Alger la blanche, dont les maisons rient au soleil comme les quenottes des jolies filles. Ici, nous sommes à deux pas de la vie sauvage du désert, des Marocains hostiles à tout chrétien ; s'écarter des stations militaires, c'est risquer d'attraper une balle ou bien un coup de patte de quelque fauve...

— Les fauves ! dit un des pâles chasseurs, c'est ce que nous cherchons, mon cher Pache. Nous ne sommes venus que pour ça. Alger est trop loin de leur domaine. D'ici, le chemin de fer nous transporte en quelques heures à Aïn-Sefra, au cœur même de l'Atlas, à la porte du Sahara. Mais laisse-moi te présenter les amis : Marius de Bellerive, Fritz le toréador, Paul du Chat-Noir, le capitaine Oscar, le Scaphandrier des marais, le Véridique, James et François les lutteurs champions, qui, avec moi, Ernest, dit le Papa des renards, forment la célèbre Bande noire dont les exploits ne te sont sans doute pas inconnus.

— La Bande noire, nom de trente-six pots de colle ! je te crois que je la connais. N'est-ce pas elle qui a mitraillé une génisse à Mauverney ?

— Ça, c'est une monture de ce diable de saint Hubert. Mais n'empêche qu'elle nous a suggéré l'idée d'abattre de vrais fauves.

— Vous avez de l'entraînement ?

— Septante-deux heures d'entraînement, sur le pont et dans l'entrepont de la *Goulette*, où nous avons chassé au renard nuit et jour, septante deux heures de battues épiques, dont les poissons de la Méditerranée se souviendront aussi longtemps que nous.

— Et vous partez pour Aïn-Sefra ?

— Demain matin à la pointe du jour. Nous avons besoin de quelques heures de sommeil pour nous remettre de notre chasse sur mer ; car elle nous a vannés. Vite, mon brave Pache, conduis-nous à la plus proche hôtellerie.

Toute la Bande, François Pache en tête, s'ébranla aussitôt et arriva à un petit hôtel d'assez proprette apparence. Au bout d'une heure, les chasseurs avaient repris leurs couleurs et leur entrain, grâce à un bon souper et surtout grâce à un certain cru moelleux qui faisait dire à cet irrévérencieux Pache, chaque fois qu'il vidait son verre : « On dirait le bon Dieu qui vous descend dans l'estomac sur une échelle de velours. »

La Bande noire avait quatre jours à passer en Algérie, ce qui lui permettait de demeurer quarante-huit heures à Aïn-Sefra et dans les environs. Il fut convenu que Pache serait de la partie, à cause de sa connaissance des lieux, des usages et de la langue arabe.

Le lendemain matin, tous, armés jusqu'aux dents, montaient dans le train partant pour le sud mystérieux et attirant. En route, Pache s'ingénia à inculquer à ses compagnons les rudiments de l'idiome du pays.

— Vous n'avez, leur dit-il, qu'à retenir dans votre mémoire trois mots : *macache*, *besef* et *kifkif*.

« *Macache* signifie *pas*, *rien*, *fichez-moi la paix*. Ainsi, pour dire que vous ne trouvez pas le couscous à votre goût, vous articulez simplement : *macache couscous*. Si vous voulez donner à entendre aux mendiants, qui pullulent en ces régions, que vous êtes las de leur faire l'aumône, vous leur dites en tapant sur votre gousset : *macache !* Ils saisiront tout de suite. S'ils insistent, vous criez encore *macache !* en leur flanquant votre talon de botte quelque part, et ils comprendront encore mieux.

« *Besef* veut dire *beaucoup* et s'emploie à toute sauce. Ainsi, un gargotier à qui vous dites *besef* en vous fourrant l'index dans la bouche, se doutera sans peine que vous avez une faim de loup et qu'il doit vous faire bonne chère. De même une jeune Mauresque à qui vous soupirerez *besef* en portant la main à votre cœur, comprendra qu'elle vous inspire une irrésistible passion.

« *Kifkif*, vocable qui s'est acclimaté sur les rives du Flon, de la Mèbre et du Talent, vous est déjà familier : ça m'est *kifkif*, ça m'est égal, je m'en bats l'œil ou, dans certaines occurences, je ne marche pas. »

Ce cours de linguistique rompit un peu la monotonie du voyage dans un train qualifié d'express, mais auprès duquel le chemin de fer de Lausanne-Echallens, entre Chauderon et Montétan, fait l'effet d'un rapide de France ou d'Amérique.

Minuit sonnait au coucou de la gare d'Aïn-Sefra lorsque nos chasseurs y débarquèrent.

Une heure plus tard, tandis qu'ils faisaient honneur à une grillade de mouton flanquée du riz traditionnel, l'hôtelier leur dénicha un indigène du nom de Penn-Zef, qui baragouinait quelque peu le français et qui consentit à leur servir de guide dans l'Atlas.

Ponctuel comme ces gaillards-là ne le sont pas toujours, Penn-Zef, drapé dans un grand manteau blanc et le chef orné d'un turban majestueux, se trouva le lendemain matin devant l'hôtellerie, avec une douzaine de bourriquots destinés à transporter dans l'Atlas les chasseurs, leurs vivres et leur arsenal.

Bien que les pentes pelées de la montagne ne rappelassent que de très loin les alpages de la Gruyère ou les fraîches sapinières du Jorat, ce fut durant les deux ou trois premières heures tout plaisir que de s'élever insensiblement au-dessus de la plaine mouchetée de bouquets de dattiers. L'atmosphère était très respirable. Seuls les chemins, du moins ce qui portait ce nom, laissaient fort à désirer. C'étaient des lits de torrents à sec, remplis de cailloux énormes, que les petits baudets contournaient comme ils pouvaient. Peu à peu ces semblants de routes s'évanouirent et il fallut mettre pied à terre. Penn-Zef lâcha ses bourriquots sur une pente où croissaient encore quelques coriaces touffes d'alfa, et la Bande noire s'engagea à la suite de son guide dans une sorte de défilé que dominaient des buttes de sable.